
Évolution sociodémographique de la presse quotidienne québécoise

Jean de Bonville
Gérard Laurence
Département d'information et de communication
Université Laval

Le nom de Jean Hamelin occupe une place de choix dans l'historiographie québécoise. Il est de surcroît étroitement associé à l'histoire de la presse. À tel point que sa contribution principale est désormais mieux connue sous le label « le Beaulieu et Hamelin », signe sans équivoque de sa notoriété et de son utilité. Outil de premier ordre au service des historiens, *La presse québécoise des origines à nos jours (1973-1990)* – tel est son titre – n'est pas qu'une simple bibliographie, utile aux seuls chercheurs intéressés à des informations ponctuelles sur un titre particulier. L'ouvrage ouvre, au contraire, des perspectives éminemment plus vastes, celles d'une véritable histoire sociale de la presse. André Beaulieu et Jean Hamelin avaient d'ailleurs tracé la voie en rédigeant, à la suite d'un premier inventaire, un article substantiel publié en 1966 dans *Recherches sociographiques*. Cet article a fait date et suscité de nombreuses recherches. D'autres historiens ont aussi exploité « le Beaulieu et Hamelin » et continuent de le faire. Plutôt que d'établir la nomenclature de ces travaux, nous voudrions, ici, explorer une autre avenue ouverte à l'historiographie québécoise par « le Beaulieu et Hamelin ». Nous limiterons notre propos, non à une période de l'histoire de la presse comme l'ont fait beaucoup d'historiens

(voir de Bonville, 1995), mais bien à une catégorie particulière de journaux, le quotidien, depuis son apparition au Québec, au milieu du XIX^e siècle, jusqu'à 1975, date butoir du répertoire. Notre analyse est la première réalisée à partir d'Hiperbec¹, une banque de données sur la presse québécoise, en production actuellement sous les auspices du Groupe de recherche sur l'histoire des médias au Québec. Cette banque rassemble des données sur la presse québécoise provenant de plusieurs sources complémentaires, mais le noyau dur est constitué par les données du répertoire de Beaulieu et Hamelin ; sans lui rien n'aurait été possible.

Sans doute, dans cet ensemble de plus de 6 000 titres, les quotidiens ne représentent qu'un peu plus de 2 % des périodiques publiés au Québec. Cependant, il s'agit du type de journal bénéficiant de la plus grande visibilité et exerçant sans doute la plus forte influence, du fait de la récurrence inhérente à sa publication journalière. Celle-ci est, en effet, le premier terme de notre définition : un quotidien est un périodique paraissant au moins six jours par semaine. Cette définition minimale fonde, en partie, notre sélection et nous amène à exclure les rares périodiques ayant paru quatre ou cinq fois la semaine et surtout les jumelages de deux trihebdomadaires qui, dans les années 1830-1840, se concertaient pour paraître alternativement dans la semaine et offraient une publication quotidienne, sous deux titres différents. Mais il faut encore que cette publication soit quotidienne tout au long de l'année. Et c'est là le second terme de notre définition. Dès lors, nous ne prenons pas en compte cette autre forme embryonnaire du quotidien, apparue, elle aussi, dans les années 1830, qu'était le quotidien saisonnier. Il paraissait chaque jour durant la « saison des affaires », c'est-à-dire d'avril à octobre, et il redevenait trihebdomadaire ou bihebdomadaire dès que les glaces menaçaient de figer le Saint-Laurent. De ce fait, notre analyse commence au moment où sont créés ce qu'on appelle alors les « quotidiens à l'année ». Ce sont des considérations analogues, qui nous ont fait écarter toute publication quotidienne dont le terme était prévu parce qu'associé à un événement lui-même étroitement circonscrit dans le temps, tels une fête, un congrès, une

1. Pour Banque sur l'Histoire de la presse Périodique au Québec.

tombola, etc. Enfin, il faut, pour satisfaire à nos critères de sélection, que le quotidien s'adresse virtuellement à toute la population d'une région donnée, quelle que soit la nature particulière de ses contenus. Aussi, avons-nous exclu les quotidiens destinés à un public étroitement spécialisé, telles les feuilles d'actualité judiciaire ou financière qui intéressent les seuls juristes ou les seuls courtiers en valeurs mobilières. En revanche, nous avons retenu les titres qui, bien que spécialisés, ne s'adressent pas à un groupe professionnel, mais visent le public le plus large. Ainsi en est-il d'un quotidien d'actualité économique. Compte tenu de ces critères, nous dénombrons donc 132 titres créés entre 1850 et 1975².

Nous avons limité notre analyse à quelques caractéristiques sociodémographiques : l'année de fondation et de disparition du quotidien, sa longévité et, enfin, la taille de la population des quotidiens. À ces caractéristiques premières et essentielles de toute histoire de la presse, nous ajoutons des observations concernant les tirages, autre dimension importante, mais de nature plus socio-économique que démographique. Ces divers éléments sont considérés d'un triple point de vue : le lieu de publication, la langue et l'affiliation politique officielle du quotidien. Cependant, il ne faut pas voir dans ces deux séries d'éléments des variables dépendantes ou indépendantes, celles-ci servant à expliquer l'évolution de celles-là. Car s'il fallait expliquer les variations du régime démographique des quotidiens québécois, il nous faudrait sans doute faire appel moins à des facteurs endogènes qu'à des facteurs exogènes relevant de la socio-économie du Québec en général. Il s'agit là d'une entreprise beaucoup plus ambitieuse et sans doute prématurée. Aussi

-
2. Nous comptons parmi les quotidiens certains titres qui adoptent ou abandonnent la périodicité quotidienne sans pour autant que leur existence en tant que journal ne commence ou ne finisse. Mais nous ne les saisissons que durant la période où ils furent quotidiens. Nous avons dénombré 32 de ces journaux dont une douzaine cessent d'être quotidiens sans pour autant cesser de paraître et dont plus d'une vingtaine paraissaient déjà depuis un certain temps avant d'adopter la périodicité quotidienne. Onze sont de langue française et sept paraissent en dehors de Montréal et de Québec. Le *Progrès du Saguenay*, hebdomadaire lors de sa fondation en 1887, paraît même comme quotidien durant deux périodes distinctes de son histoire, de 1927 à 1932 et de 1953 à 1961.

nous nous sommes limités à une étude plus strictement descriptive du phénomène des quotidiens au Québec, et les caractéristiques retenues l'ont d'abord été pour leur capacité d'organiser systématiquement les données. Ce qui ne veut pas dire que nous nous interdirons tout à fait d'avancer des hypothèses sur les changements dans la sociodémographie des quotidiens québécois.

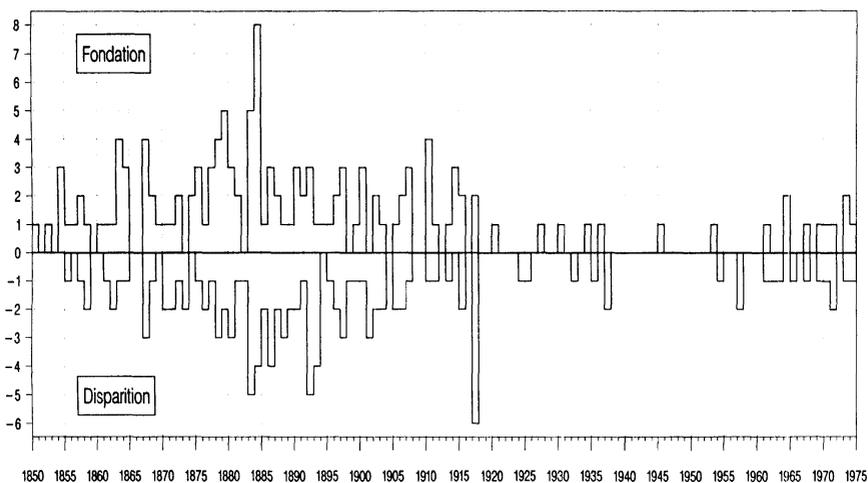
FONDATION ET DISPARITION, LONGÉVITÉ ET ESPÉRANCE DE VIE

Si nous les considérons individuellement, la fondation et la disparition d'un journal semblent des événements aléatoires relevant de l'initiative individuelle et répondant à des motivations d'ordre politique, culturel, social ou économique. Mais si nous les observons collectivement et sur une longue période, des tendances générales se manifestent tandis que, au-delà de chaque journal, se profile une population cohérente aux caractéristiques changeantes.

Ainsi en est-il de la courbe des naissances et des décès (figure 1). Cette courbe laisse clairement apparaître deux périodes très contrastées, chacune d'elles subdivisées en deux phases au

Figure 1

Nombre de fondations
et de disparitions de quotidiens au Québec



Source : Hiperbec

cours desquelles les tendances générales de la période s'infléchissent. La première période, allant de 1850 à 1917, est caractérisée par une très forte activité démographique. D'abord, nous observons un taux de natalité soutenu : chaque année, à de rares exceptions près, est lancé au moins un nouveau quotidien. Avec 117 fondations en 67 ans, nous obtenons une moyenne de presque deux nouveaux quotidiens par an. Ensuite, nous notons un taux de mortalité élevé, corollaire obligé d'une forte natalité : 100 quotidiens disparaissent entre 1850 et 1917, soit 1,5 par an. À l'intérieur de cette période relativement homogène, nous distinguons deux phases distinctes. Durant la première phase, globalement ascensionnelle, de 1850 à 1885, le nombre de naissances demeure supérieur à celui des décès (67 contre 43), ce qui donne, au bout du compte, un solde démographique positif : le nombre des quotidiens effectivement disponibles grimpe durant ces trois décennies et culmine en 1884, avec 24 titres au 31 décembre. Fait notable, c'est l'époque à laquelle le Québec a disposé du plus grand effectif de quotidiens, car, par la suite, leur nombre ira en diminuant. En effet, à partir du milieu de la décennie 1880-1890, s'amorce une seconde phase durant laquelle le solde démographique annuel est le plus souvent légèrement négatif ou, à tout le moins, nul. De 1885 à 1917, on compte 58 décès pour 51 naissances. Le record est atteint en 1917, année durant laquelle nous dénombrons six disparitions contre seulement deux naissances.

L'année 1917 constitue donc une charnière majeure et marque le début d'une seconde période, caractérisée par un ralentissement très net de l'activité démographique des quotidiens. De 1917 à 1975, nous ne recensons que 16 créations, soit 0,27 quotidien par an. Sur 58 ans, nous en dénombrons 43 pendant lesquelles n'est lancé aucun quotidien, c'est-à-dire pendant les trois quarts de la période considérée. La courbe du taux de mortalité est à l'avenant, bien que légèrement supérieure, avec 20 disparitions. Le solde démographique est donc négatif et le tassement des effectifs observé depuis 1885 se confirme. Au 31 décembre 1975, nous ne dénombrons que 14 quotidiens effectivement disponibles au Québec. Néanmoins, à l'intérieur de cette période généralement stable, nous discernons deux phases. Celle qui va de la fin de la Première Guerre

mondiale aux années 1950 est marquée par une quasi-léthargie. Cette phase se termine par une série de décès qui précèdent un léger regain de l'activité démographique à partir des années 1960.

Comme les humains, les journaux ne sont pas tous promis à une vie d'égal durée. Certains vivent centenaires, tandis que d'autres ne durent que quelques jours. Dans un marché mouvant et difficile, le passage de certains caps climatériques constitue pour un journal un titre de gloire et fait souvent l'objet d'une tapageuse exploitation publicitaire. La longévité est alors présentée comme un gage de crédibilité, une garantie de qualité et, de la part du public, un témoignage de fidélité. Mais, analysée sur l'ensemble de la population, pendant 125 ans, la longévité des quotidiens est indicative de la situation de la presse. L'espérance de vie, qui calcule la durée de vie du journal en la considérant à partir de sa naissance, nous servira d'indicateur de longévité³.

Pour l'ensemble de nos quotidiens, l'espérance de vie moyenne s'établit à 16 ans, ce qui dénote la fragilité de l'institution. Fait notable, l'espérance de vie des quotidiens nés entre 1850 et 1870 est nettement plus élevée que celle des quotidiens des décennies suivantes. Ce phénomène s'explique du fait que les premiers quotidiens sont, pour plusieurs, d'anciens journaux qui disposent déjà d'une clientèle établie lorsqu'ils se convertissent à la périodicité quotidienne⁴. En outre, la concurrence entre les quotidiens est encore faible. Au contraire, à partir des années 1870, les nouveaux

3. L'espérance de vie d'une cohorte de journaux est calculée en établissant leur âge moyen au moment de leur disparition. Les cohortes en question peuvent être constituées de journaux d'une même année ou d'une même décennie, de titres de même langue ou de même affiliation politique, etc.

4. Huit des dix quotidiens à paraître dans les années 1850 sont des journaux déjà établis. Ils sont tous de langue anglaise, sauf *La Patrie*, et tous situés à Montréal, sauf le *Chronicle*. C'est le cas notamment du *Commercial Advertiser* et du *Pilot*, qui paraissaient respectivement depuis 1835 et 1844. Le premier quotidien anglophone de la ville de Québec avait été fondé en 1847, sept ans avant de devenir quotidien. Parmi les premiers quotidiens de langue française aussi, plusieurs titres existaient depuis déjà des années, comme *La Minerve* et *Le Journal de Québec*, fondés respectivement en 1826 et en 1842, qui deviennent quotidiens en 1864, ou encore *Le Pays*, dont la fondation remonte à 1852 et qui ne pénètre le marché quotidien qu'en 1868.

titres naissent, d'entrée, quotidiens et doivent se tailler une place sur un marché encombré. De manière générale, les feuilles anglaises ont une espérance de vie plus grande que leurs vis-à-vis françaises⁵. Par ailleurs, le lieu de publication ne paraît pas exercer une influence systématique. Même si, théoriquement, les quotidiens disposent de ressources supérieures à Montréal par rapport à Québec ou aux centres régionaux, l'espérance de vie ne varie pas sensiblement d'un lieu à l'autre⁶.

Les éditeurs l'ont proclamé à satiété pour persuader leurs lecteurs d'acquitter leur abonnement : le moment crucial de la vie d'un journal est la période d'une ou deux années qui suit la fondation. Le taux de mortalité durant cette période est un indice des conditions sociopolitiques et économiques qu'ont à affronter les journaux, particulièrement au moment de leur création et durant leurs premières années.

En effet, la mortalité précoce pèse lourdement dans le calcul de l'espérance de vie⁷. Ce sont 39 % des titres qui disparaissent ou abandonnent la périodicité quotidienne avant d'avoir bouclé une première année d'existence. Et 57 % de tous les quotidiens n'atteignent pas deux ans, tandis que près des trois quarts (73 %)

-
5. L'espérance de vie des quotidiens anglais est de 20 ans au moment de leur fondation, de 29 ans si l'on exclut les quotidiens disparus dans l'année suivant leur fondation et de 51 ans si l'on exclut les quotidiens disparus durant les cinq premières années. Les quotidiens de langue française ont une espérance de vie moyenne de 14, 22 ou 41 ans selon le cas. Cependant, un test sur l'âge moyen des deux groupes de quotidiens au moment de la disparition révèle que la langue n'exerce pas d'influence statistiquement significative sur l'espérance de vie. Il faut donc invoquer avec prudence le facteur linguistique dans l'explication des différences dans l'espérance de vie.
 6. L'espérance de vie à la naissance, après un an et après cinq ans, des quotidiens montréalais, des quotidiens de Québec et des quotidiens régionaux sont respectivement de 16, 22 et 44 ans ; de 14, 27 et 47 ans ; de 18, 28 et 41 ans.
 7. Nous rangeons dans la catégorie des quotidiens disparus précocement les titres qui n'ont pas dépassé leur 24^e mois d'existence. En général, les démographes expriment le taux de mortalité de la manière suivante : *n mort-nés par mille naissances*. Comme notre population n'atteint pas 1 000 individus, nous exprimons ce taux en pourcentage.

disparaissent avant cinq ans. Aussi, lorsque nous calculons l'espérance de vie des quotidiens sur les titres encore vivants après un an, puis après cinq ans, nous obtenons des moyennes sensiblement renforcées : respectivement de 24 et de 44 ans. Phénomène intéressant, durant leurs deux premières années d'existence, tous les quotidiens sont égaux devant la mort : langue, lieu de publication et affiliation politique⁸ sont des facteurs tout à fait négligeables⁹.

Si nous analysons l'évolution du taux de mortalité précoce, nous observons que le phénomène culmine au tournant du siècle puisque, entre 1880 et 1910, 68 % des nouveaux quotidiens sont forcés de quitter le marché durant les deux années qui suivent leur lancement. À l'opposé, les taux sont plus bas de 1850 à 1870 ; 70 % des nouveaux quotidiens franchissent alors le seuil de leur deuxième année. En effet, durant ces deux décennies, les nouveaux venus pénètrent sur un marché vierge, mais leurs successeurs doivent au contraire affronter une forte concurrence.

8. Un grand nombre de quotidiens changent d'affiliation politique officielle au cours de leur existence, certains à plusieurs occasions. La vente du journal, l'élection d'un nouveau gouvernement, le remplacement du directeur sont autant d'occasions susceptibles d'influencer l'orientation politique du journal. Il n'est pas exclu, en retour, qu'un changement d'affiliation entraîne la disparition d'un titre. Mais rien ne permet de croire que l'affiliation des quotidiens à un moment précis de leur existence (à leur fondation en particulier) n'exerce d'influence à long terme et, par conséquent, sur leur espérance de vie. C'est pourquoi un calcul de l'espérance de vie en fonction de ce facteur nous apparaît invalide. Cependant, rares sont les titres qui changent d'affiliation politique au cours de leurs premiers mois d'existence. Il devient alors possible de vérifier l'existence d'une association entre l'affiliation politique et la mortalité précoce.

9. Nous avons réparti les quotidiens en deux catégories quant à leur longévité : disparus au cours des deux premières années d'existence ; disparus après les deux premières années d'existence, et nous avons vérifié si la langue : anglais ; français, le lieu de publication : Montréal ; Québec ; régions, une affiliation politique quelconque : libéral ; conservateur ou indépendant, ou le fait d'avoir une affiliation politique : partisan ; indépendant, avaient une influence sur la mortalité précoce des feuilles quotidiennes. Le test du *khi carré* démontre l'absence totale d'association entre la mortalité précoce et chacun de ces facteurs.

L'OFFRE DE QUOTIDIENS

Le solde, positif ou négatif, des fondations par rapport aux disparitions détermine l'évolution de la population de quotidiens, c'est-à-dire du nombre de titres effectivement disponibles à un moment donné¹⁰. Il existe donc des relations étroites entre l'offre des quotidiens et leur régime démographique, et il n'est pas étonnant de trouver dans l'évolution de l'offre un profil déjà familier. C'est ainsi que durant les trois premières décennies, le nombre de titres auxquels ont accès les Québécois est en pleine expansion. Le sommet est atteint en 1884 : durant cette année le Québec a disposé de 28 quotidiens, un chiffre qui reste inégalé¹¹. Une phase de contraction s'amorce ensuite, et, en dix ans, les effectifs descendent sous la vingtaine. Mis à part un brusque sursaut, à l'occasion de la Première Guerre mondiale, de 15 à 18 quotidiens se maintiennent, bon an mal an, jusque dans les années 1950.

C'est à Montréal qu'aurait paru, en 1850, le tout premier véritable quotidien¹². Il faut ensuite attendre 1854 avant que Québec ait le sien. Mais, au cours des années suivantes, la métropole distance très nettement la capitale où, jusqu'à la fin des années 1860, on dénombre moins de titres (3 ou 4 contre près d'une dizaine). La crise économique des années 1870, qui frappe plus durement Montréal,

10. Ce « moment donné » peut être une date ponctuelle, ainsi le 31 décembre de chaque année : on comptabilise alors le nombre de titres à cette date précise, prenant en compte celui qui aurait été créé la veille tout comme celui qui était disparu le lendemain. Ce « moment donné » peut aussi être une période plus diffuse, en l'occurrence l'année entière : on dénombre les journaux ayant vécu entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre, quelque fugace qu'ait pu être leur passage. L'un et l'autre mode de comptabilisation ont leurs avantages et leurs inconvénients, mais présentent, finalement, deux profils tangents. Nous avons, dans cet article, opté pour le second mode de calcul.

11. Selon l'autre mode de calcul, le 31 décembre 1884, ce sont 24 quotidiens qui sont effectivement disponibles.

12. C'est avec réserve que nous avançons le nom du *Montreal Courier* comme premier quotidien à part entière. Créé en 1835, il serait devenu quotidien en mai 1850. Mais faute de pouvoir disposer d'une collection complète (il n'en reste que quelques numéros épars), nous ne pouvons rien affirmer de façon certaine.

permet à Québec de regagner du terrain, voire de devancer sensiblement sa rivale. À la charnière des années 1870-1880, avec une population deux fois supérieure, Montréal dispose d'un nombre inférieur de quotidiens. Mais, à partir des années 1890, la répartition s'inverse à l'avantage de Montréal qui, jusqu'en 1975, dispose d'un nombre de quotidiens pouvant, certaines années, représenter le double de ceux de Québec.

Le phénomène des quotidiens régionaux est plus tardif. Le tout premier, *Le Courrier de l'Outaouais* (juin 1871 - mars 1873), est à citer pour mémoire¹³. *Le Quotidien* de Lévis, créé en 1879, a été le premier quotidien régional à jouir d'une existence prolongée, puisqu'il ne disparaît qu'en 1937. Dans les années 1880-1890, plusieurs autres titres sont lancés à Sherbrooke, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, mais, à l'exception du *Sherbrooke Record*, encore en vie, aucun ne connaît une carrière très longue. L'offre des quotidiens en région augmente alors sensiblement, mais avec d'importantes fluctuations jusqu'en 1920. À partir de cette époque, le nombre des titres se stabilise. Les nouveaux venus, à Sherbrooke (*La Tribune* en 1910), à Trois-Rivières (*Le Nouvelliste*, en 1920) et à Granby (*La Voix de l'Est*, en 1945)¹⁴ se maintiennent, en effet, constituant avec le *Record* de Sherbrooke et *Le Quotidien* de Lévis, un fonds permanent de quatre à cinq titres. Les deux tentatives avortées de quotidiens au Saguenay-Lac-Saint-Jean (*Le Progrès* du Saguenay, en 1928 et 1953) et la création du *Quotidien* à Chicoutimi¹⁵ sont les seules autres modifications aux effectifs des quotidiens régionaux entre 1925 et 1975. Durant ce même temps, leur nombre se maintient au niveau de ceux de la ville de Québec. À partir de 1960, avec la baisse du nombre de quotidiens montréalais, la quinzaine de titres se répartissent plus également entre la capitale, la métropole et les

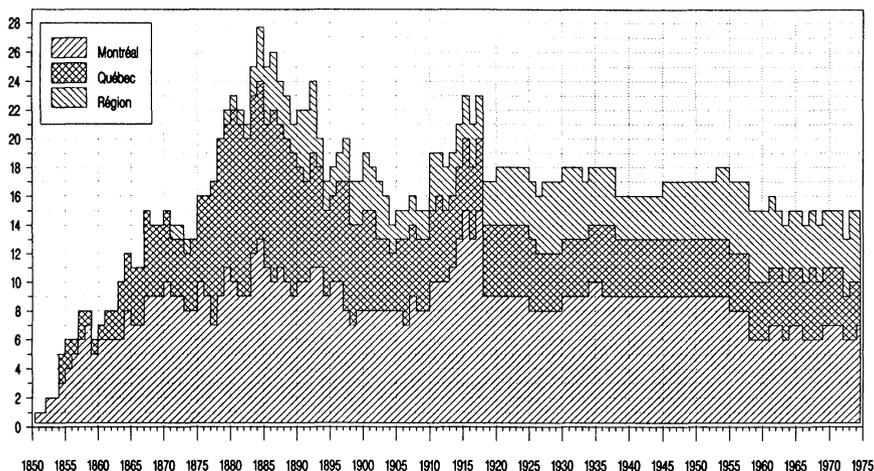
13. D'une part, parce que son existence a été très courte et, d'autre part, surtout, parce que créé d'abord à Ottawa en janvier 1870, il déménage ses bureaux à Hull en 1871, mais continue d'être imprimé dans la capitale fédérale et dessert principalement les quelque 8 000 francophones qui y vivent.

14. Il s'agit en réalité d'un hebdomadaire fondé en 1935, qui devient quotidien en 1945.

15. Il prend, en 1973, la succession d'une édition régionale du *Soleil*.

Figure 2

Nombre de quotidiens publiés au Québec,
selon le lieu de publication



Source : Hiperbec

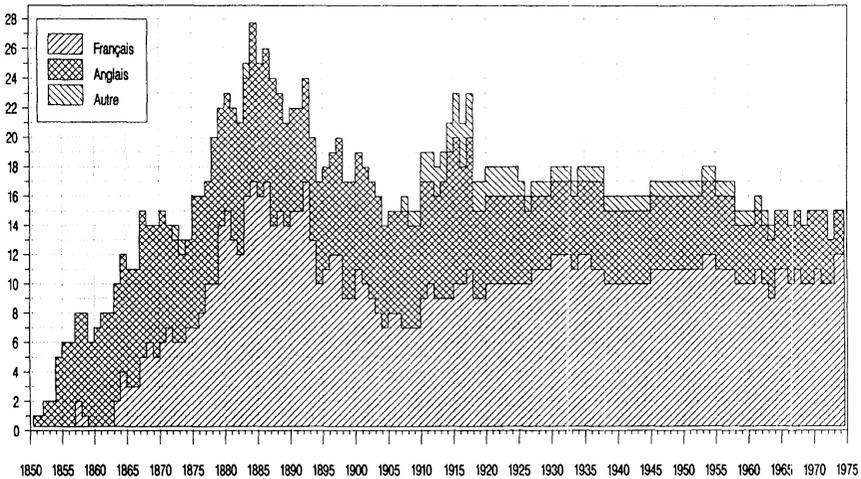
régions (figure 2). Pour autant, on ne peut considérer le quotidien régional comme un phénomène bien implanté, l'« hebdo régional » ayant, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, vampirisé le marché.

L'offre des quotidiens selon la langue présente des caractéristiques plus contrastées (figure 3). De 1850 jusqu'au milieu de la décennie 1870-1880, les titres de langue anglaise dominent nettement la presse quotidienne. Il faut attendre plus d'une décennie pour voir apparaître le premier titre de langue française¹⁶, *La Presse* (octobre 1863-septembre 1864). Dans les années 1870, un équilibre s'instaure entre le nombre de quotidiens dont disposent respective-

16. Exception faite du *Courier du Canada*, qui demeure quotidien pendant les six premiers mois de son existence (2 février - 30 juillet 1857), mais qui revient à la périodicité trihebdomadaire et la conserve jusqu'au 4 juin 1877. Nous n'avons pas assez de données pour déterminer si *La Patrie* (septembre 1854 - novembre 1857 et avril 1858 - juillet 1858), qui se proclame « le pionnier du journalisme quotidien » de langue française, fut un quotidien à part entière ou seulement un quotidien saisonnier.

Figure 3

Nombre quotidiens publiés au Québec,
selon la langue



Source : Hiperbec

ment les deux collectivités ethniques. Puis, à partir de 1880, les titres français prennent l'avantage, le rapport allant même, jusqu'au début du XX^e siècle, du simple au double. Dans la dernière décennie du XIX^e siècle, le nombre des titres de langue française chute radicalement et, à la charnière des deux siècles, quotidiens anglophones et francophones sont en nombre à peu près égal. À partir des années 1920, les titres de langue française reprennent l'avantage, tandis que les titres de langue anglaise accusent une baisse marquée. Les proportions avec les titres de langue anglaise restent alors relativement stables, autour de deux tiers et un tiers. Les quelques tentatives de titres bilingues, au XIX^e siècle, ne sont guère significatives. Par contre, l'apparition des premiers quotidiens allophones, au début du siècle, constitue un phénomène intéressant. Mais l'existence de ces feuilles demeure fragile ; le *Kanader Adler*, publié en yiddish à Montréal, et quotidien de 1907 à 1963, fait exception.

La distribution linguistique et géographique des titres répond à des critères faciles à discerner. Mais la prise en compte de l'affiliation politique dans l'évolution de l'offre des quotidiens pose des

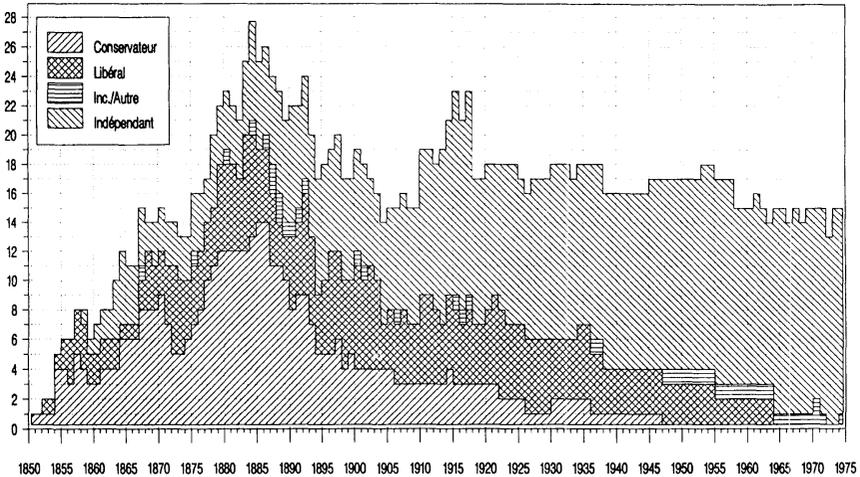
problèmes plus délicats¹⁷. À défaut de pouvoir procéder à une analyse très fine, nous pouvons distinguer les grandes tendances (figure 4). Celles-ci correspondent, à quelques années près, aux périodes que nous avons déjà découpées. Durant la première période, qui couvre toute la seconde moitié du XIX^e siècle, les quotidiens partisans dominent (trois titres sur quatre en moyenne). À l'intérieur de la période, nous distinguons deux temps, qui correspondent globalement à ceux de l'histoire politique du pays. Jusqu'au milieu de la décennie 1890, les titres conservateurs sont les plus nombreux. Avec l'arrivée des libéraux aux commandes, nombre de quotidiens conservateurs s'effacent, tandis que les titres favorables au parti de sir Wilfrid Laurier augmentent. Toutefois, nous n'observons pas une inversion totale des choses et, à la charnière des deux siècles, entre 1895 et 1905, les quotidiens conservateurs, libéraux et indépendants se partagent assez également le marché. Les feuilles partisans demeurent donc majoritaires, mais les titres sans affiliation politique commencent à s'imposer.

La seconde période, au contraire, est caractérisée par la domination des quotidiens indépendants. La transition entre les deux régimes est progressive, mais elle s'accélère dans les années 1910. En effet, dans les années 1900, les titres indépendants et partisans

17. Si la langue et le lieu d'édition ne posent guère de problèmes d'interprétation, il n'en va pas de même en ce qui concerne l'affiliation politique, car la partisanerie n'est pas une caractéristique dichotomique. Au contraire, elle s'exprime en degrés et en nuances ; elle varie dans le temps et selon les événements. Certains hommes politiques s'attirent plus de sympathie que d'autres, etc. Pourtant, à l'ère de la presse de partis, les éditeurs, les journalistes, les hommes politiques et même les lecteurs distinguent assez facilement trois catégories principales de journaux. Tout d'abord, l'organe de parti : fondé, dirigé, rédigé et financé par des membres d'un parti politique, il exprime explicitement et systématiquement les opinions officielles de ses chefs. La seconde catégorie regroupe les journaux partisans indépendants qui appuient explicitement un parti politique, mais ne se soumettent pas systématiquement aux directives de ses chefs, avec lesquels ils entretiennent même, à l'occasion, des relations tendues. Enfin, les journaux indépendants affirment ne se soumettre à aucune discipline ou doctrine partisans. Les milieux de la presse s'entendent donc assez facilement pour distribuer les différents titres dans l'une ou l'autre de ces catégories, et les répertoires de la presse consignent systématiquement ce que les éditeurs eux-mêmes affirment de leur journal. C'est pourquoi nous avons retenu l'expression affiliation politique officielle.

Figure 4

Nombre quotidiens publiés au Québec,
selon l'affiliation politique officielle



Source : Hiperbec

sont en nombre presque égal, mais, dès la décennie suivante, les quotidiens indépendants surclassent nettement les feuilles partisans, car, dès lors, les titres nouvellement lancés sont, dans une forte proportion, libres de la tutelle des partis. Toutefois, il s'en faut de beaucoup que les quotidiens partisans disparaissent soudainement. Le sevrage est progressif. *Le Soleil* et *Le Canada*, par exemple, demeurent très longtemps au service du Parti libéral. Des vestiges de la presse partisane persistent même jusque dans les années 1970 : *Montréal-Matin* ne rompt ses liens avec l'Union nationale qu'en 1971, et *Le Jour* défend explicitement, entre 1974 et 1976, le programme du Parti québécois.

LA DEMANDE DE QUOTIDIENS

Le nombre de titres disponibles est un indice de l'offre et, dans une certaine mesure, de la demande. Mais les tirages donnent une indication plus sûre de cette demande. Nous trouvons très

logiquement dans l'évolution des tirages¹⁸ des phénomènes conformes aux tendances notées dans l'analyse sociodémographique. Mais, en même temps, nous observons, des différences très grandes, voire des oppositions, dans le profil des courbes que nous avons tracées.

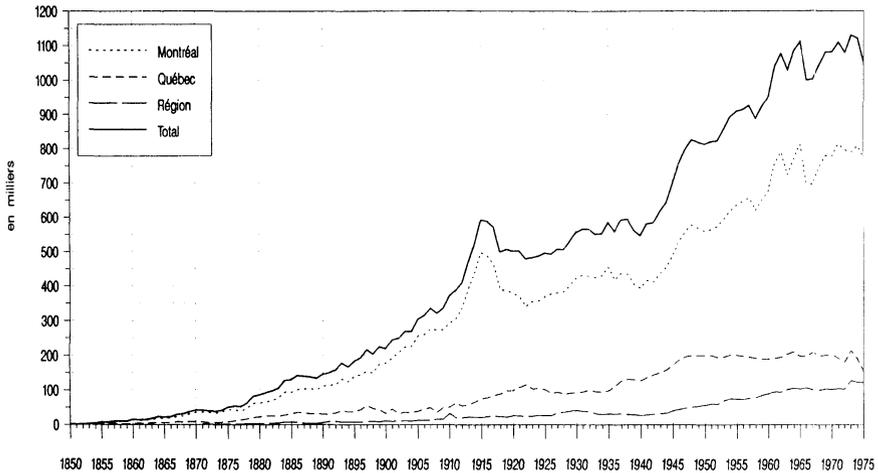
Ainsi, les tirages ne suivent absolument pas le mouvement de contraction du nombre des titres amorcé dans la dernière décennie du XIX^e siècle. En effet, le tirage des quotidiens connaît une croissance presque ininterrompue, passant de près de 1 000 exemplaires par jour au moment de leur apparition, jusqu'à plus d'un million d'exemplaires en 1975. Cependant, cette croissance est loin d'être régulière. De 1855 à 1876, la hausse est continue mais lente. De 1876 à 1908, la croissance est plus prononcée, tout en demeurant régulière. À partir de 1909, la courbe se redresse brutalement : en cinq ans, les tirages doublent presque, passant de 325 000 à 600 000. En 1915, nouvelle rupture : les chiffres chutent abruptement, mais sans descendre au-dessous de la ligne des 500 000 exemplaires. Un palier a été atteint, et les tirages s'y maintiennent pendant 25 ans. À partir de 1942, survient une nouvelle et brève période de croissance accélérée : le nombre d'exemplaires quotidiens se hisse, en cinq ans, de 600 000 à 825 000. Après 1948, la courbe continue de grimper, mais affectée par une alternance de brefs épisodes de croissance et de baisse qui, au total, se soldent par une augmentation sensible. En 1975, les tirages s'établissent à 1 050 000 exemplaires.

Toutefois, ces tendances générales ne sont pas observables systématiquement pour toutes les catégories de quotidiens. Ainsi, quand nous considérons le lieu de publication des journaux, le rôle moteur de Montréal apparaît en toute évidence : dès les années 1880, les tirages de la métropole représentent quatre fois ceux de Québec et des régions (figure 5). Du fait de cette prépondérance, le tirage des quotidiens montréalais présente un profil d'un

18. Les principales sources de tirages sont Geo. P. Rowell and Co., *American Newspaper Directory*, New York, Geo. P. Rowell and Co., 1869 - 1881 [fusionne avec le suivant] ; N. W. Ayer and Son, *American Newspaper Annual*, Philadelphie, New York, N. W. Ayer and Son, 1881 [le titre change à plusieurs occasions].

Figure 5

Tirage global des quotidiens québécois,
selon le lieu de publication



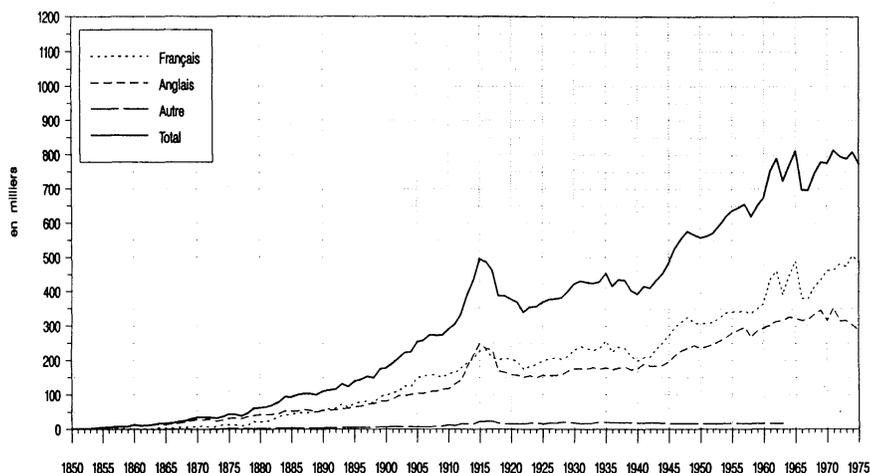
Source : Hiperbec

parallélisme parfait avec la courbe générale. On y trouve au même moment les mêmes hausses et les mêmes ruptures. Le contraste est frappant avec la courbe des quotidiens régionaux qui connaît une augmentation régulière, mais très lente : ce n'est qu'à la veille de 1950 qu'elle atteint la ligne des 50 000 exemplaires. La progression est plus marquée, mais sans à-coups, jusqu'au début des années 1970, alors que sont atteints les 125 000 exemplaires. La courbe des tirages pour la ville de Québec ne présente pas non plus un profil heurté. La croissance est très lente jusqu'en 1912, puis plus nette entre 1912 et 1922, période durant laquelle elle passe de 50 000 à 100 000 numéros. Suit, de 1922 à 1935, une faible baisse puis une stagnation. La courbe se redresse alors, effleurant en 1948 la ligne des 200 000 exemplaires, où elle se maintient jusqu'en 1970, pour plonger à près de 150 000 cinq ans plus tard.

Sur le plan linguistique, l'évolution est plus complexe (figure 6). Jusqu'en 1915, quotidiens anglophones et quotidiens francophones présentent des courbes de tirage relativement tangentes. Jusqu'en 1883 ce sont les feuilles anglaises qui ont l'avantage. À partir de 1883, les titres français prennent les devants

Figure 6

Tirage global des quotidiens québécois,
selon la langue



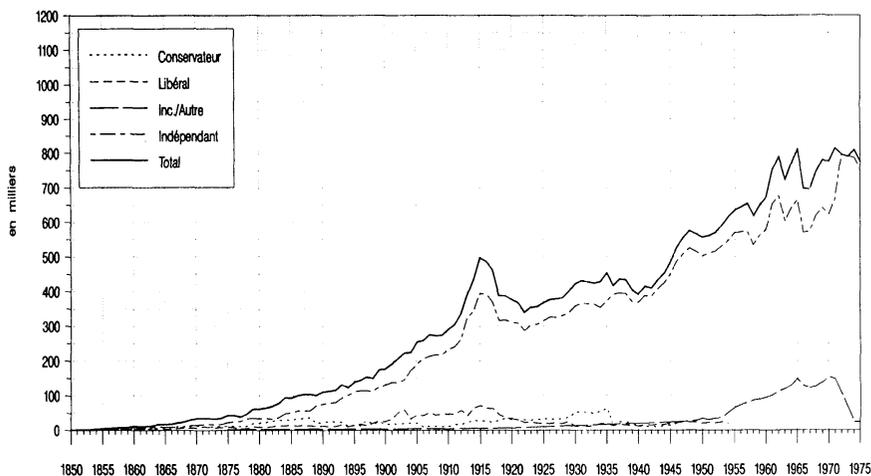
Source : Hiperbec

et connaissent une croissance légèrement plus rapide ; en 1910, l'écart est de 50 000 exemplaires. À la suite d'un brusque sursaut amorcé en 1912, les tirages anglophones se hissent au niveau des tirages francophones en 1915. À partir de 1915, les deux courbes divergent irrévérablement. La diffusion des quotidiens anglais diminue, puis stagne aux alentours de 200 000 jusque vers 1945. Dans le même temps, les feuilles françaises augmentent lentement leur audience, mais avec de nombreuses fluctuations de faible amplitude. À partir des années 1940, les quotidiens anglophones amorcent une laborieuse remontée, de 200 000 en 1945 à 350 000 au début de la décennie 1970. Les quotidiens francophones connaissent, au contraire, une forte croissance : en 25 ans, leurs tirages font plus que doubler, passant de 350 000 en 1940 à une fourchette de 700 000 à 800 000 entre 1965 et 1975.

L'analyse de la répartition des tirages en fonction de l'affiliation politique fait apparaître des différences encore plus sensibles (figure 7). Jusqu'à la fin des années 1880, la somme des tirages des quotidiens inféodés à un parti politique excède celui des quotidiens indépendants. Parmi les titres partisans, ce sont, jusqu'au milieu de

Figure 7

Tirage global des quotidiens québécois,
selon l'affiliation politique officielle



Source : Hiperbec

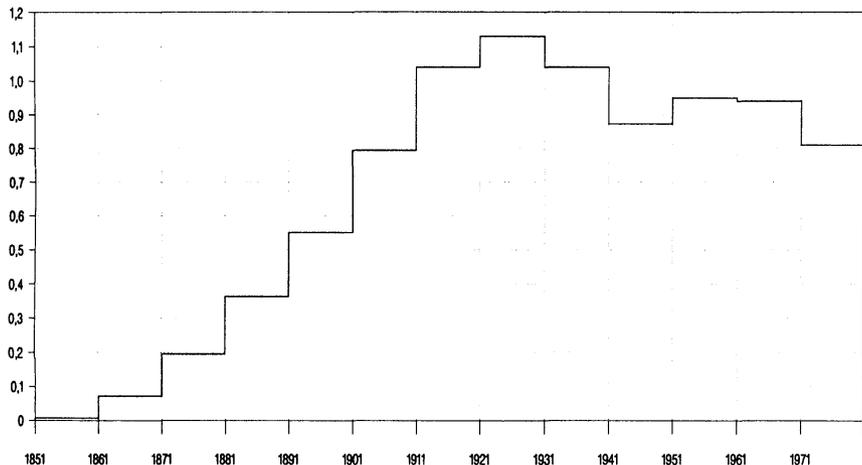
la décennie 1890, les feuilles conservatrices qui affichent les plus forts tirages. Au moment où les quotidiens libéraux prennent l'avantage, les tirages des feuilles indépendantes amorcent une très forte croissance et distancent largement les quotidiens partisans, tous tirages conjugués. Ce sont ces journaux indépendants qui ont été responsables, pour l'essentiel, de l'évolution des tirages de la presse quotidienne au cours des décennies suivantes. Même au moment où, de façon très ponctuelle, les tirages des rares titres partisans atteignent leurs plus hauts niveaux dans les années 1960, ils ne représentent guère que 20 % des tirages totaux.

Pour intéressantes qu'elles soient, les statistiques relatives au tirage sont affectées d'une certaine distorsion puisque, à la croissance même de la presse, se mêle celle de la population. Aussi convient-il de mettre en relation les deux données afin d'obtenir le taux de pénétration¹⁹, qui incorpore l'augmentation démographique

19. Le taux de pénétration s'obtient en divisant le nombre d'exemplaires distribués dans un territoire donné par le nombre de ménages habitant ce territoire. Il indique donc le nombre d'exemplaires achetés par foyer. On considère, en effet, que le journal est

Figure 8

Taux de pénétration des quotidiens québécois,
par décennie



Source : Hiperbec

et rend compte avec plus d'exactitude²⁰ des progrès réels de la presse.

Si nous considérons l'ensemble des quotidiens québécois, la courbe des taux de pénétration laisse paraître des caractères très marqués (figure 8). Durant les six premières décennies, de 1851 à 1911, les taux progressent très régulièrement, mais ils sont partis

un article de consommation surtout familial. Ce taux tend vers le chiffre 1 : lorsque chaque foyer reçoit 1 exemplaire, on peut considérer qu'il y a, théoriquement, saturation. Il est bien évident qu'en réalité le nombre moyen d'exemplaires reçus par ménage peut dépasser ce seuil.

20. En fait, pour la plus grande partie de ces 125 ans, nous nous exposons, éventuellement, à certaines distorsions parce qu'un nombre indéterminé d'exemplaires de quotidiens sont distribués à l'extérieur du Québec. Nous en avons des témoignages officiels, mais non chiffrés ; de ce fait, nous n'avons pu en tenir compte dans le calcul du taux de pénétration. En conséquence, les taux que nous établissons sont, sans doute, supérieurs à la réalité, surtout avant la Seconde Guerre mondiale. Il est probable, en effet, qu'après 1945 la proportion des numéros qui quittent le Québec est négligeable. Tout au moins, nous en faisons l'hypothèse, que nous nous proposons de vérifier ultérieurement.

d'un niveau très faible (en 1851, on compte un millier d'exemplaires pour 141 445 foyers, ce qui donne un taux presque nul) et demeurent peu élevés jusqu'à la fin du XIX^e siècle. De 1851 à 1881, la lecture du quotidien demeure l'apanage d'une minorité, c'est-à-dire l'élite, celle qui sait lire et écrire, qui a les moyens de consentir à des prix d'abonnement élevés, qui s'intéresse aux questions politiques ou qui a besoin d'informations commerciales et financières. Dans les deux dernières décennies du siècle, de nouvelles couches sociales accèdent au quotidien : petits commerçants, artisans, fonctionnaires, commis et employés divers, ouvriers, dont le nombre augmente du fait de l'industrialisation. Concentrée dans les villes, à la portée immédiate du journal, cette population a acquis les rudiments essentiels de la lecture. Ses moyens pécuniaires augmentent. Le prix du quotidien lui-même, grâce à l'afflux de publicité, diminue de moitié et les éditeurs, pour conquérir cette clientèle nouvelle, ont commencé à adapter leurs contenus. C'est à cette époque qu'apparaissent les journaux populaires comme *La Presse*, *La Patrie*²¹ ou le *Daily Telegraph* qui, à l'exemple du *Star* créé quelques années plus tôt, prennent le tournant du journalisme moderne « à l'américaine ». En 1911, pour la première fois, le taux de pénétration s'établit à plus de 1,0. Ce qui signifie que, théoriquement, chaque foyer reçoit un exemplaire de quotidien. On peut dès lors considérer, globalement, la presse quotidienne comme un média de masse, c'est-à-dire un média qui atteint le niveau de saturation de son marché virtuel. Le taux grimpe ensuite à 1,13 en 1921, pour redescendre, en 1931, à son niveau de 1911 (1,04). Ce léger fléchissement se poursuit en 1941, et le taux de pénétration tombe sous le seuil de saturation, à 0,87. En 1951 et 1961, nous assistons à une légère remontée de la pénétration puis, en 1971, à un nouveau tassement du taux qui est presque redescendu au niveau du début du siècle. Ainsi donc, malgré la hausse des tirages, les quotidiens québécois ont, en 1971, un taux de pénétration identique à celui de 1901. Si l'on se fie à ces indices, le quotidien aurait connu son âge

21. Lors de sa fondation, *La Patrie* se présente comme un journal politique et le demeure jusque dans la seconde moitié des années 1890, bien que son prix d'abonnement soit peu élevé. Par la suite, sous la gouverne des fils d'Israël Tarte, *La Patrie* se convertit au « nouveau journalisme » ou « journalisme intensif », déjà pratiqué avec succès par *La Presse*.

d'or entre les deux guerres mondiales. Après avoir subi les contre-coups de la crise économique des années 1930, il est atteint par les restrictions imposées durant la Seconde Guerre mondiale. Surtout, il reçoit l'onde de choc des médias électroniques.

* * *

Si, au total, nous mettons en rapport les courbes de toutes ces figures, nous voyons se dessiner le profil général de l'évolution du quotidien. Des phases assez nettes s'en dégagent, que l'on peut expliquer par les rapports qu'entretient le quotidien avec son environnement et particulièrement avec la quantité de ressources dont il dispose dans le milieu. Ces ressources proviennent principalement des lecteurs et des annonceurs. Des changements dans le volume, l'origine et la part de ces ressources sont donc susceptibles d'entraîner des mutations dans le régime sociodémographique des quotidiens et plus globalement dans l'écologie de la presse.

La première phase couvre un peu plus des trois premières décennies et va de 1850 au milieu des années 1880. Ce sont les débuts du véritable quotidien, qui émerge à un moment où se trouve rassemblée une masse critique de lecteurs et d'annonceurs. L'instauration d'une politique impériale de libre-échange, dans les années 1840, suivie quelques années plus tard de l'adoption d'un traité de réciprocité avec les États-Unis, une conjoncture économique favorable dans les années 1850, l'installation du télégraphe électrique (1847) et la construction d'un réseau ferroviaire, même embryonnaire, favorisent les affaires et en accélèrent le rythme. Les nouveaux moyens de transport et de communication libèrent les activités commerciales des contraintes de l'hiver. Le quotidien à l'année devient possible dès que les affaires peuvent s'étendre sur 12 mois. Dès lors, le journal est assuré d'un flux d'annonces régulier, mais aussi de nouvelles commerciales et financières, la denrée essentielle et la raison première des quotidiens de ces années 1850²². Leur nombre est donc limité et, pendant plus d'une décen-

22. Les titres des journaux, dans lesquels les mots *commercial* et *advertiser* reviennent souvent, de même que les déclarations des éditeurs, au moment du lancement d'une nouvelle feuille, témoignent de l'importance de la motivation économique à l'origine de la fondation d'un grand nombre de titres parmi les journaux les plus importants, dont les quotidiens.

nie, réduit à la collectivité anglophone, plus active dans le commerce et, partant, plus intéressée au contenu des premiers quotidiens. Les tirages demeurent inévitablement bas, les abonnés étant principalement recrutés dans le monde des affaires. Le quotidien à l'année devenu possible et se révélant viable, les feuilles qui paraissent deux ou trois fois par semaine semblent bientôt inadéquates²³. Dans le climat de concurrence politique de cette époque, les partis ne peuvent plus se contenter de bihebdomadaires ou de trihebdomadaires. Il leur faut investir dans le quotidien, moyen de lutte plus aiguë et plus moderne. C'est ce qui explique la croissance foisonnante des titres, des années 1860 aux années 1880, et l'arrivée, bientôt massive, des quotidiens francophones.

Le régime sociodémographique du quotidien est adapté aux conditions économiques, techniques et socioculturelles de cette époque. Les annonceurs sont surtout des maisons d'affaires locales ; le contenu, qui fait une large place à la artisanerie politique, n'intéresse que des publics définis et restreints²⁴. Enfin, l'équipement des imprimeurs n'autorise pas de très grands tirages. Le croisement des paramètres linguistique, politique et géographique fait apparaître plusieurs lectorats distincts qui se partagent cette première cohorte de quotidiens. Dans ce contexte, les fondations sont donc relativement nombreuses, mais, comme les ressources provenant des annonceurs et des lecteurs sont limitées, les taux de mortalité demeurent élevés.

À partir des années 1880 jusqu'à la fin de la décennie 1910, nous traversons une phase de transition. Une nouvelle dynamique

23. Les journaux du XIX^e siècle contiennent un grand nombre de témoignages de propriétaires de journaux qui expliquent soit l'augmentation de leur format, soit le resserrement de leur périodicité par la croissance de la demande d'espace publicitaire.

24. Ces deux qualificatifs sont importants. Globalement, le public est restreint comme nous l'indiquent les données sur les tirages et le taux de pénétration. Mais ce public est aussi constitué d'un ensemble de clientèles délimitées par des caractéristiques complémentaires : localisation, langue, allégeance politique se croisent pour donner naissance à des lectorats bien circonscrits que ne peuvent satisfaire qu'un large éventail de publications.

s'instaure, qui modifie considérablement la situation des quotidiens. Les abonnements, l'argent des caisses de parti, le favoritisme gouvernemental, les profits de l'atelier d'imprimerie et les revenus, toujours réduits, des annonceurs traditionnels ne sont plus suffisants pour financer les lourds équipements désormais nécessaires à la production d'un quotidien. La seconde phase d'industrialisation, qui touche l'ensemble de l'Amérique du Nord, permet la production à grande échelle de biens de consommation courante. La concurrence qui s'ensuit donne naissance aux produits de marque. Il faut, pour les faire connaître et les vanter, un moyen efficace. Ce sera tout naturellement le quotidien, le « tramway de l'esprit » comme l'a si justement appelé l'historien Daniel Boorstin. Dès lors, la publicité s'impose. En commençant par les grands annonceurs nationaux qui exigent que leurs annonces, dont le volume gonfle rapidement, soient vues par le public le plus vaste possible, mais qui se désintéressent du contenu des journaux. La publicité devient tout aussi nécessaire, voire indispensable, aux quotidiens, car sans elle leur croissance est compromise. Pour satisfaire les annonceurs, les éditeurs doivent donc rechercher le plus large auditoire possible. Ce qui veut dire baisser le prix du journal (ce que seul permet la croissance des recettes publicitaires), rendre les contenus attrayants au plus grand nombre et donc éviter de s'aliéner une partie du public par des prises de position partisans.

C'est alors que l'on voit s'amorcer un double mouvement : la diminution du nombre de titres disponibles et l'augmentation des tirages. La conquête du public exige des équipements plus lourds et un personnel plus nombreux, donc des investissements coûteux qui entraînent un mouvement de concentration des entreprises de presse. En outre, la recherche d'un large public n'est pas compatible avec la multiplication des titres. Cette phase de mutation, largement attribuable à l'accroissement sans précédent de la publicité nationale dans l'économie de la presse, s'achève à l'aube de la décennie 1920-1930.

La période suivante est celle de la maturité. La fondation et la disparition d'un quotidien sont devenues des événements exceptionnels à cause de la très forte augmentation des coûts associés à cette entreprise. Cependant, maturité n'implique pas tranquillité. Toute

concurrence nouvelle vient perturber ce marché toujours fragile. Le quotidien subit successivement le contrecoup de l'arrivée de la radio qui, à partir de la Seconde Guerre mondiale, devient un média d'information²⁵, puis de la télévision, dans les années 1950 et 1960. Les médias électroniques commencent alors à gruger la part du gâteau publicitaire, mais aussi entament le temps de lecture du public, dont ils émoussent l'intérêt pour l'information écrite. La presse cherche alors, laborieusement, à s'adapter à ces nouvelles conditions, d'où ces soubresauts et ces turbulences observés dans les années 1950 et 1960. Et il semble bien que, depuis 20 ans, la pression n'ait pas cessé de s'intensifier.

25. En effet, la radio fut, pendant des lustres, conçue comme un moyen de divertissement et d'éducation. La presse fit longtemps et délibérément obstacle à sa vocation d'information. Rappelons, par exemple, que Radio-Canada attend janvier 1941 pour mettre sur pied un service de nouvelles.



Bibliographie

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1965), *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, PUL (coll. Cahiers de l'Institut d'histoire, 6).

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1966), « Aperçu du journalisme québécois d'expression française », *Recherches sociographiques*, VII , 3, p. 305-346.

Beaulieu, André, et Jean Hamelin (1973-1990), *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, PUL. 10 vol.

De Bonville, Jean (1995), *La presse québécoise de 1764-1914 : bibliographie analytique*, Sainte-Foy, PUL.